

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

L'INTERVENTION

HUGO



GF Flammarion Extrait de la publication

Texte intégral

L'INTERVENTION

suivi de LA GRAND'MÈRE

HUGO

Du Hugo dramaturge on retient volontiers les grands drames romantiques que sont *Ruy Blas* et *Hernani*. C'est oublier un peu vite les pièces de son recueil « Le Théâtre en liberté ».

L'Intervention et *La Grand'Mère* soulignent le génie de l'écrivain à mélanger les genres. Car il s'agit ici des rares « comédies » que Victor Hugo revendique, même s'il n'emploie pas le terme dans son sens le plus classique. Les personnages amusent autant qu'ils provoquent la pitié. Leur misère touche, indigné, et fait finalement réfléchir.

Remarquables dans leur dimension sociale, ces pièces en un acte le sont aussi dans leur forme. Écrites en exil par un auteur pensant qu'elles ne seraient jamais jouées, elles illustrent véritablement un « Théâtre en liberté ».

L'édition étudie la question de la pauvreté, soulignant la réalité matérielle des ouvriers au XIX^e siècle. Elle présente des textes engagés de Victor Hugo contre la misère et restitue le contexte d'écriture de ces deux pièces. Elle s'intéresse enfin à la scène de ménage, grand classique de la comédie.

Présentation et dossier
par Claire Joubaire



3,20 €

Prix France

ISBN : 978-2-0812-4967-7



9 782081 249677

L'Intervention

suivie de

La Grand'Mère

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

HUGO

L'Intervention

suivie de

La Grand'Mère

Présentation, notes et dossier
par CLAIRE JOUBAIRE,
professeur de lettres

GF Flammarion

De l'île de Jersey, puis de celle de Guernesey, il continue à écrire une œuvre abondante, qui comprend de vastes recueils poétiques (*Les Châtiments*, 1853 ; *Les Contemplations*, 1856 ; *La Légende des siècles* et *Chansons des rues et des bois*, 1859) et des romans : lorsque, en 1862, paraissent *Les Misérables*, le succès est immédiat et les éditions populaires illustrées se multiplient dès 1865, donnant à voir les personnages bientôt célèbres que sont Jean Valjean, Cosette, les Thénardier et le jeune Gavroche. Ses deux romans suivants, *Les Travailleurs de la mer* (1866) et *L'homme qui rit* (1869) sont immédiatement traduits en plusieurs langues.

À la fin des années 1860, l'empereur autorise à nouveau les théâtres parisiens à représenter les œuvres de Victor Hugo : en 1867, le célèbre *Hernani* est repris avec succès à la Comédie-Française. Pourtant, l'opposition de l'écrivain à l'empereur ne faiblit pas, et il reste fidèle à la déclaration qu'il a faite en 1859, quand il a refusé de bénéficier de la loi d'amnistie permettant aux exilés de rentrer en France : « Je partagerai jusqu'au bout l'exil de la liberté. Quand la liberté rentrera, je rentrerai. »

Le retour d'exil (1870-1885)

En 1870, Victor Hugo peut enfin rentrer en France : la guerre déclarée par l'empereur à la Prusse a tourné au désastre, et cet échec a conduit à la chute de Napoléon III. Le 5 septembre 1870, la III^e République est proclamée. Parce que Victor Hugo incarne la résistance obstinée au régime qui vient d'être mis à terre, il est célébré comme un héros de la liberté : à son arrivée à la gare du Nord, une foule immense l'accueille et l'acclame. En février 1871, il est à nouveau élu député, mais il siège cette fois parmi les élus de la gauche. Il continue à mener sa carrière littéraire (il publie le roman *Quatrevingt-treize* en 1874,

deux séries du recueil *La Légende des siècles* en 1877 et 1883, le recueil de poèmes *L'Art d'être grand-père* en 1877) en même temps que sa carrière politique (il est élu au Sénat en 1876 et en 1882). Ses grands drames romantiques sont rejoués dans les théâtres nationaux : *Ruy Blas* est représenté à Paris dès 1872 ; la Comédie-Française reprend *Hernani* en 1877, ainsi que *Ruy Blas* en 1879, et plusieurs autres drames sont interprétés sur les scènes françaises au début des années 1880¹. Victor Hugo apparaît désormais comme une importante figure nationale, dont la réelle popularité est entretenue et encouragée par des célébrations officielles : en 1881, son entrée dans sa quatre-vingtième année est fêtée par une immense manifestation populaire organisée par les pouvoirs publics, et, fait exceptionnel pour un homme encore vivant, on donne son nom à une avenue parisienne. Lorsque Victor Hugo décède, en 1885, l'événement fait la une des journaux pendant plusieurs semaines, et des funérailles nationales sont organisées : plus d'un million de personnes y assistent, qui suivent le cercueil du grand homme de l'Arc de triomphe au Panthéon.

À sa mort, nul n'ignore donc qui est Victor Hugo, illustre homme de lettres et incarnation des valeurs prônées par la III^e République. Pourtant, un pan entier de son œuvre reste encore inconnu du public...

1. Voir Florence Naugrette, « La mise en scène du théâtre de Hugo au xx^e siècle », in N. Inagaki et P. Rebollar (dir.), *Fortunes de Victor Hugo*, Maisonneuve et Larose, 2002.

Qu'est-ce que le « Théâtre en liberté » ?

Si, durant son exil, Victor Hugo ne pouvait espérer voir son théâtre joué sur les scènes françaises, il n'en a pas moins continué à écrire des pièces de théâtre¹.

Un théâtre mal connu

Entre 1851 et 1870, Victor Hugo écrit avec passion pour le théâtre des fragments destinés à être incorporés à des pièces en projet, ou de véritables pièces². Hugo sait que, tant que Napoléon III est au pouvoir, il lui est impossible de les faire représenter. En outre, il a peu d'espoir de les voir paraître, car il est conscient que la censure s'y opposerait, ou chercherait à lui imposer des corrections. Pourtant, il l'affirme, plusieurs d'entre elles sont prêtes pour la scène, et parfaitement jouables. À partir de 1870, à son retour à Paris, il cherche d'abord à faire revivre sur scène les grands drames romantiques qu'il a écrits dans les années 1830 et qui l'ont rendu célèbre plutôt

1. Cette partie s'appuie sur les travaux de Florence Naugrette (art. cité, et « Hugo, romantique ou brechtien? Le xx^e siècle découvre le *Théâtre en liberté* », in C. Volpilhac (dir.), *Œuvres majeures, œuvres mineures*, ENS éditions, 2005) et sur ceux de Florence Naugrette et Arnaud Laster (« Des *Burgraves* au *Théâtre en liberté* », in *Voir des étoiles. Le théâtre de Victor Hugo mis en scène*, Paris-Musée/Actes Sud, 2002 ; Arnaud Laster, préface et notices du *Théâtre en liberté*, Gallimard, coll. « Folio », 2002).

2. Les pièces écrites pendant l'exil sont *La Forêt mouillée*, *La Grand'Mère*, *Mille Francs de récompense*, *L'Intervention*, *Mangeront-ils?*, *L'Épée*, *Les Deux Trouvailles de Gallus* (« Margarita » et « Esca »), *Torquemada*, *Les Gueux*, *Gabonse*, *Sur la lisière d'un bois*, *Être aimé*, ainsi qu'une pièce dont il ne nous reste que le titre, *Peut-être un frère de Gavroche*.

qu'à publier ces nouvelles pièces, qui resteront longtemps inédites. C'est en 1886, un an après la mort de l'écrivain, qu'est imprimé un premier recueil de ces œuvres écrites pendant l'exil, mais il ne contient que les pièces en vers, parmi lesquelles *La Grand'Mère*, laissant de côté celles en prose. Il faut attendre le milieu du ^{xx}^e siècle pour que soit enfin publiée l'ultime pièce inédite de Victor Hugo, *L'Intervention*. Les grands théâtres ne s'empressent pas de programmer ces œuvres, sans doute parce que ce sont les moins connues de l'écrivain ; ce sont essentiellement les petites troupes, parfois amateurs, qui s'emparent de ce « second théâtre » de Victor Hugo, en particulier à partir des années 1960 (soit près d'un siècle après leur rédaction !).

Des pièces « libres »

À l'époque où il compose ces pièces d'exil, Victor Hugo a déjà trouvé le titre du recueil qui pourrait les réunir : « Théâtre en liberté ». C'est-à-dire théâtre d'un homme qui, depuis l'exil, exerce son inaliénable liberté de pensée, quitte à renoncer à la publication. Le titre du recueil peut également être compris d'une autre manière : il met l'accent sur la liberté du dramaturge, qui ne s'interdit rien concernant la forme de son œuvre. Les pièces que compose alors Victor Hugo sont en effet fort différentes les unes des autres : en vers ou en prose, constituées d'une seule scène ou de plusieurs actes, elles peuvent aussi bien s'inscrire dans un univers irréel, que dans un Paris contemporain mis en scène de manière réaliste. Chacune des pièces écrites à cette époque est également « libre » parce que s'y affirme le refus de leur auteur de se laisser enfermer dans l'étroit carcan des règles d'un genre fixées par la tradition.

« La puissance des faibles »

Les deux pièces en un acte proposées ici, *L'Intervention* et *La Grand'Mère*, sont deux comédies du « Théâtre en liberté » écrites au milieu des années 1860.

L'Intervention

Rédigée en 1866, *L'Intervention* ne sera publiée qu'en 1951. C'est une des deux seules pièces du répertoire de Victor Hugo qui prend place dans un décor réaliste¹, contemporain de l'époque de l'auteur – la mansarde dans laquelle vit un couple d'ouvriers, Edmond et Marcinelle Gombert. La première scène nous montre les deux amoureux en pleine dispute, au bord de la rupture. Or, ce jour-là, le hasard amène dans leur modeste atelier une chanteuse qui a fait fortune, et un baron immensément riche : le jeune couple parviendra-t-il à résister à la séduction qu'exercent ces personnages à bien des égards fascinants ?

Courte pièce en prose, *L'Intervention* emprunte certains éléments à un genre dramatique en vogue dans les années 1860, le vaudeville. Il s'agit d'un type de comédie qui rencontre alors un grand succès. Eugène Scribe y excelle dans la première moitié du XIX^e siècle, au moment où Victor Hugo réside encore à Paris : dans ces pièces souvent courtes, l'intrigue, très mince, repose sur une chaîne de rebondissements. Le recours au qui-proquo y est fréquent, et la psychologie des personnages y tient un rôle important. Des chansons jouées sont intégrées aux dialogues. Bien que ces spectacles soient légers, on y trouve des

1. L'autre pièce est le drame *Mille Francs de récompense*, écrit également durant l'exil.

échos de l'actualité et, parfois, des amorces de critique sociale. Dans la seconde moitié du siècle, la censure ayant été renforcée par le second Empire, les vaudevilles ont tendance à se vider de toute dimension sociale pour se transformer en pur divertissement.

Dans *L'Intervention*, Victor Hugo se nourrit de sa connaissance du théâtre de son époque et en propose une variation novatrice. Adoptant le rythme du vaudeville, auquel il emprunte les procédés comiques du quiproquo et de la satire (en particulier par l'intermédiaire du personnage du baron, haut en couleur), il donne à sa comédie une dimension sociale et sentimentale. En effet, dès le début de la pièce, l'accent est mis sur la pauvreté du couple et sur un événement douloureux de leur vie commune, la mort de leur jeune enfant, due à l'arrivée trop tardive du médecin appelé à son chevet (« on ne se presse pas pour les pauvres gens », commente amèrement Edmond, p. 42, l. 172-173). Dès lors, le pathétique se mêle intimement au comique, et les nombreux rebondissements de l'intrigue, tout comme les échanges enlevés entre les personnages de la comédie, sont imprégnés du triste souvenir de l'enfant mort – lequel joue un rôle déterminant dans le dénouement.

La Grand'Mère

Écrite en 1865 (après la rédaction de son grand roman *Les Travailleurs de la mer*), et publiée après la mort de Victor Hugo en 1886, la comédie *La Grand'Mère*, contrairement à *L'Intervention*, ne se situe pas à l'époque d'Hugo, mais dans un XVIII^e siècle fantaisiste. La première scène nous montre une vieille margrave (c'est-à-dire une sorte de reine) s'engageant dans une sombre forêt. Elle recherche son fils, le prince, qui, à ses yeux, a commis le plus grand des crimes : quitter le royaume

Vie et œuvre de l'auteur

- 1871** Retour triomphal à Paris. Il est élu député mais démissionne rapidement.
- 1874** *Quatrevingt-treize* (roman).
- 1876** Il est élu au Sénat. Il sera réélu en 1882.
- 1877** *L'Art d'être grand-père* (poésie).
La Comédie-Française reprend avec succès *Hernani*.
- 1878** Une congestion cérébrale le contraint à cesser toute activité créatrice.
- 1881** Les pouvoirs publics organisent une immense fête populaire pour célébrer l'entrée de Victor Hugo dans sa quatre-vingtième année. Une avenue de Paris est baptisée de son nom.
- 1883** Mort de Juliette Drouet.
- 1885** Il meurt à Paris le 22 mai. Des funérailles nationales sont organisées et ses cendres sont déposées au Panthéon.

L'Intervention

Comédie

PERSONNAGES

EDMOND GOMBERT

MARCINELLE, *sa femme*

MADEMOISELLE EURYDICE

LE BARON DE GERPIVRAC

Une chambre mansardée¹. Mobilier très pauvre. À côté l'un de l'autre deux métiers², un métier à dentelle, et un outillage d'éventailliste³. Quelques éventails ébauchés épars sur une table de bois blanc. Dentelles en train⁴ parmi les éventails. Deux chaises de paille. Une commode de bois blanc. Un placard dans le mur. Une petite fenêtre. Cheminée sans feu. – C'est l'été. Un lit de sangle⁵ dans un coin. Au fond une porte. À gauche une autre porte plus petite. Un pot à l'eau⁶ sur la cheminée.

1. **Mansardée** : sous les toits.

2. **Métiers** : machines.

3. **Éventailliste** : ouvrier qui fabrique des éventails.

4. **En train** : en cours de fabrication.

5. **Lit de sangle** : lit rustique, fait d'un morceau de tissu attaché à deux pièces de bois.

6. **Pot à l'eau** : pot rempli d'eau.

Scène première

EDMOND GOMBERT. *Blouse. Képi sur la tête.*

MARCINELLE, *robe de cotonnade commune
avec camail¹ pareil*

EDMOND GOMBERT. – Fi², la jalouse !

MARCINELLE. – Fi, le jaloux !

EDMOND GOMBERT. – Voyons. La paix. Embrasse-moi.

MARCINELLE. – Non.

5 EDMOND GOMBERT. – Tu ne m’aimes donc pas ?

MARCINELLE. – Je t’adore.

EDMOND GOMBERT. – Hé bien, alors ?

MARCINELLE. – Je te déteste.

EDMOND GOMBERT. – Pourquoi ?

10 MARCINELLE. – Parce que je t’adore.

EDMOND GOMBERT. – Marcinelle, veux-tu m’embrasser ?

MARCINELLE. – Où est mon carton ? Je suis en retard. Il faut
que j’aïlle porter mon ouvrage.

1. *Camail* : petit manteau.

2. *Fi* : interjection familière qui marque le mépris.

EDMOND GOMBERT. *Au moment où elle va prendre son carton,*
15 *il lui saisit doucement le bras.* – Promets-moi que tu ne me
feras plus de scènes¹ ?

MARCINELLE. – Promets-moi que tu ne seras plus jamais bête.

EDMOND GOMBERT. – Quel est le plus bête de l’homme jaloux
ou de la femme jalouse ?

20 MARCINELLE. – C’est toi.

EDMOND GOMBERT. – Non, c’est la femme.

MARCINELLE. – Je te dis que c’est toi qui es bête.

EDMOND GOMBERT. – La femme jalouse a l’air d’avouer qu’elle
n’est pas jolie.

25 MARCINELLE. – Et l’homme jaloux avoue qu’il n’est pas spiri-
tuel.

EDMOND GOMBERT. – C’est égal, tu es jolie, Marcinelle. Tu
l’es trop.

MARCINELLE. – Et toi!... mais je ne veux pas te gâter². Je
30 ne te dirai pas ce que je pense. Il ne faut jamais donner
d’avantages aux hommes. Ils en abusent. Voyons. Es-tu
toujours jaloux ?

EDMOND GOMBERT. – Oui. Et toi, es-tu toujours jalouse ?

MARCINELLE. – Non. Mais que je te voie regarder une
35 femme !

EDMOND GOMBERT. – Ah ! Si nous n’étions pas pauvres,
nous ne serions pas jaloux.

MARCINELLE. – C’est vrai. Je sais bien que je ne suis pas
affreuse, mais ma robe est laide. Tu vois des femmes

1. **Scènes** : scènes de ménage, disputes.

2. **Te gâter** : entretenir tes défauts.

40 mieux mises¹ que moi, et cela m'inquiète. Je n'ai pas de
quoi acheter toutes les choses nécessaires sans lesquelles
une femme n'est pas une femme, les rubans, les chiffons,
les fanfreluches², l'assaisonnement, quoi ! Je ne suis pas
assez riche pour être jolie. Un manche à balai sur lequel
45 il y a une robe de soie me fait concurrence, et j'ai peur de
toutes les toilettes³ qui passent, et que tu peux voir.

EDMOND GOMBERT. – Eh bien, et toi, qui regardes caracoler⁴
sur le boulevard des idiots en bottes vernies, crois-tu que
cela m'amuse, moi homme en blouse⁵ ! Ces idiots sont
50 jolis.

MARCINELLE. – Ah ! les autres femmes, quelles parures, quels
équipages, quels tapages ! Comme on est facilement
belle avec ces toilettes-là ! Comme elles prennent le mari
et l'amant de leur prochaine. Ce ne sont que des poupées
55 pourtant, et moi j'ai un cœur.

EDMOND GOMBERT. – Oh ! je vois bien des désavantages, va !
tes mirliflores⁶ ont des gants blancs, et moi j'ai les mains
noires du travail. Fainéants !

MARCINELLE. – Te rappelles-tu notre petite fille ?

60 EDMOND GOMBERT. – Marcinelle ! – Ah ! c'est mon songe de
tous les instants.

MARCINELLE. – Quand elle jouait là, te la rappelles-tu ?

EDMOND GOMBERT. – Avec sa petite robe blanche.

1. *Mises* : habillées.

2. *Chiffons, fanfreluches* : accessoires qui servent à embellir une tenue.

3. *Toilettes* : tenues.

4. *Caracoler* : faire le beau.

5. *Blouse* : tenue portée par les ouvriers.

6. *Mirliflores* : jeunes hommes qui cherchent à briller par leur élégance (familier et péjoratif).

MARCINELLE. – Que je savonnais moi-même.

65 EDMOND GOMBERT. – Et dont tu avais fait les dentelles.

MARCINELLE. – Elle essayait de parler. Comme elle nous faisait rire ! Au lieu de dire : *bonjour*, elle disait *azor*. Te rappelles-tu ?

EDMOND GOMBERT. – Nous sommes bien pauvres, et
70 pourtant avec sa robe blanche à dentelles, elle avait l'air d'une petite reine. Oh ! le croup¹ !

MARCINELLE. – Elle n'avait que deux ans.

EDMOND GOMBERT. – Deux ans. C'est une drôle de chose que le bon Dieu ne puisse pas prêter un ange plus
75 longtemps que cela.

MARCINELLE. – Chérubin², va ! – Tu sais bien ce placard !

Elle montre un placard dans le mur.

EDMOND GOMBERT. – Eh bien ?

MARCINELLE. – J'ai là sa petite robe. Veux-tu la voir ?

80 EDMOND GOMBERT. – Non. Je pleurerais. Et j'ai besoin de mes yeux pour travailler. – À l'ouvrage, allons.

MARCINELLE. – Et moi, je vais reporter le mien en ville. Je pars avec mon carton. Ah ! on doit venir aujourd'hui chercher le châle de point de Bruxelles³ que j'avais à
85 raccommoder, il est fini. C'est la femme de chambre qui l'a apporté, mais elle a dit que la dame viendrait peut-être le chercher elle-même. Si l'on vient, tu le remettras à la personne. Le voilà.

1. *Croup* : maladie ; forme de laryngite mortelle.

2. *Chérubin* : ange.

3. *Point de Bruxelles* : dentelle.

90 *Elle tire de la commode un grand châle de dentelle et l'étale
au dos d'une chaise. Edmond Gombert s'assoit à sa table de
travail et se remet à peindre un éventail à demi ébauché.*

Si l'on demande à payer tu recevras l'argent, il y a dix jours
d'ouvrage¹, c'est dix francs. Et puis je m'en vas. Mainte-
nant embrasse-moi.

95 *Elle s'approche pour l'embrasser. Il la regarde.*

EDMOND GOMBERT. – Où est-ce que tu vas ?

MARCINELLE. – Porter mon ouvrage².

EDMOND GOMBERT. – Mais où ?

100 MARCINELLE. – Rue Duphot. Au grand magasin de blanc au
coin du boulevard.

EDMOND GOMBERT. – Tu vas encore passer par le boule-
vard !

MARCINELLE. – Par où veux-tu que je passe ?

EDMOND GOMBERT. – Pas par là.

105 MARCINELLE. – Pour aller sur le boulevard, il faut passer par
le boulevard.

EDMOND GOMBERT. – Je ne veux pas. C'est le chemin des
Champs-Élysées et de la Porte Maillot.

MARCINELLE. – Après ?

110 EDMOND GOMBERT. – L'autre jour je t'ai suivie. Tu en as
regardé un.

MARCINELLE. – Un quoi ?

EDMOND GOMBERT. – Un beau.

1. *Dix jours d'ouvrage* : dix jours de travail.

2. *Ouvrage* : le fruit de son travail et, plus largement, la production d'un ouvrier.

MARCINELLE – Un beau ?

115 EDMOND GOMBERT. – Un de ces affreux beaux du Bois de
Boulogne. Un escogriffe¹ avec un petit carreau dans le
coin de l'œil, un grand dadais à cheval avec une crava-
che et l'air d'une brute. Crétin ! Je t'en donnerai de la
120 cravache, moi. Marcinelle, tu t'es arrêtée pour le regarder
piaffer².

MARCINELLE. – Piaffer qui ? l'homme ?

EDMOND GOMBERT. – Non, le cheval. Tu es restée là plus de
cinq minutes à admirer. Je t'ai vue.

MARCINELLE. – En voilà, des choses. J'aime ça d'un homme
125 qui passe sa vie à faire les yeux doux aux femmes du
premier d'en face sur leur balcon.

EDMOND GOMBERT. – Allons, bon ! encore une scène.

MARCINELLE. – C'est vous qui la faites.

EDMOND GOMBERT. – Non. C'est vous.

130 MARCINELLE. – Des femmes qui ont des volants insensés.
Quand je pense que je n'ai qu'un mauvais³ chapeau de
paille cousue l'hiver comme l'été et que vous me refusez
un pauvre petit bonnet à fleurs !

EDMOND GOMBERT. – Ce n'est pas moi qui refuse. C'est la
135 pauvreté.

MARCINELLE. – Il ne coûte que douze francs.

EDMOND GOMBERT. – Je n'ai pas douze sous.

1. *Escogriffe* : homme trop grand (péjoratif).

2. *Piaffer* : pour un homme, signifie faire le beau (le terme est alors péjoratif) ; pour un cheval, marcher en levant très haut les pattes de devant.

3. *Mauvais* : laid.

MARCINELLE. – Avare!

EDMOND GOMBERT. – Coquette!

140 MARCINELLE. – Bien! voilà les injures à présent. Continuez.

EDMOND GOMBERT, *se levant de sa chaise*. – Tenez, je crois décidément que nous ne pouvons pas vivre ensemble. Nous avons eu tort de nous marier. Nous aurions mieux fait, moi de rester garçon, vous de rester fille¹.

145 MARCINELLE. – Toujours vos mots blessants. Vous ne pouvez pas dire rester demoiselle? Ah! ces gens du peuple!

EDMOND GOMBERT. – Les bourgeois disent ça, une demoiselle. Moi je dis une fille. Je ne suis pas un bourgeois, moi.

150 MARCINELLE. – Cela se voit. Je vous dis que vous parlez comme le peuple.

EDMOND GOMBERT. – Cela tient à ce que j'en suis. Oui je suis du peuple et je m'en vante. Je pense comme le peuple et je parle comme le peuple. J'ai les bons bras du courage
155 et j'ai le bon cœur de l'honnêteté. Quand est-ce donc qu'on en finira? Je travaille, je ne m'épargne pas, et je ne peux pas parvenir à joindre les deux bouts. L'autre jour j'ai vu passer un général, tout chamarré², le poste³
160 a pris les armes, pourquoi lui rend-on des honneurs à celui-là? Ils ne savent pas ce qu'ils disent à la Chambre⁴. Ils ne vont pas au but. Je dois deux termes, moi. Vous gagnez quinze ou vingt sous par jour avec votre dentelle, vous vous brûlez les yeux, et moi trois francs avec mes

1. *Rester garçon, rester fille* : rester célibataire.

2. *Chamarré* : orné de galons.

3. *Le poste* : le soldat de garde.

4. *La Chambre* : la Chambre des députés, où sont votées les lois.

165 éventails. Et il y a du chômage. Et il faut se fournir de la
matière première. Voilà ma femme, je l'aime. Eh bien, je
suis forcé de lui refuser un méchant chiffon de bonnet.

MARCINELLE. – Parce que je serais jolie avec, parce qu'il y a
des fleurs dessus, par jalousie.

170 EDMOND GOMBERT. – Par misère. Nous n'avons à nous que
ces meubles de quatre sous. Un grabat¹, quoi! tout juste
ce qu'il faut pour ne pas coucher par terre. Notre enfant
est mort, parce que le médecin est venu tard. On ne se
presse pas pour les pauvres gens. Ah! le jour où je ferai
de la politique, cela ira autrement. En attendant je suis
175 pauvre, et je vois ma femme qui regarde les riches!

MARCINELLE. – Je vous dis que c'est vous. Une jupe de soie
trotte dans la rue, un manteau de velours, un frou-frou de
volants, un cachemire, une plume, vous tournez la tête.
Et vous me querellez pour me donner le change². Toutes
180 les femmes ont de quoi se mettre³, moi pas. Je n'ai pas de
chaussure aux pieds, des bottines usées qui vont prendre
l'eau la première fois qu'il pleuvra. Ah! je vous connais,
allez. Parce qu'il y a des fleurs dessus, et que je serais jolie
avec. C'est pour cela que vous me le refusez. Vous voulez
185 que je sois laide. Cela vous plaît. Ah! les idées fixes! Et
vous me suivez! Vous venez de l'avouer. C'est vraiment
pitoyable de penser qu'on suit une femme dans les rues
parce qu'il peut arriver qu'elle s'arrête pour laisser passer
des personnes qui sont à cheval, et que c'est le chemin du
190 Bois de Boulogne. Avec cela que je serais flattée que des

1. *Grabat* : pauvre lit.

2. *Donner le change* : faire diversion, changer de sujet.

3. *Se mettre* : s'habiller.

gens bien mis fissent attention à moi, fagotée¹ comme je suis ! Car je suis fagotée. Sachez, monsieur, qu'on n'a pas besoin, parce qu'on est un homme du peuple, de laisser sortir son épouse habillée comme une misérable. Voyez
195 cette robe. Est-ce que vous n'en êtes pas honteux ?

EDMOND GOMBERT. – Vous voudriez me voir honteux de votre robe de toile, et moi je voudrais vous voir fière de ma blouse.

MARCINELLE. – Votre blouse ! qu'il vienne seulement ici une
200 coquine dans du satin et je ne vous donne pas une heure pour être envieux des beaux habits des imbéciles ! Tenez, je m'en vais, ça finirait mal.

EDMOND GOMBERT. – Jaloux, oui. Envieux, non.

MARCINELLE. – Vous entendez, si l'on vient pour le châle de
205 dentelle, vous le remettrez. – Ah ! il faut pourtant que je déjeune avant de partir. Qu'y a-t-il à déjeuner ? (*Elle ouvre le buffet. On y aperçoit un morceau de pain sur une planche.*) – Ça !

EDMOND GOMBERT. – Hé bien, du pain.

210 *Il se rassied et se remet à son ouvrage. Marcinelle casse le pain, mord dans une moitié, et laisse l'autre.*

MARCINELLE, *tout en mangeant.* – Je vous laisse votre part.

EDMOND GOMBERT. – Mangez tout.

MARCINELLE. – Non. Et vous, il faut bien que vous mangiez.

215 EDMOND GOMBERT. – Je n'ai pas faim.

MARCINELLE. – Je pars. (*S'approchant de lui.*) Voulez-vous m'embrasser ?

1. *Fagotée* : mal habillée.

EDMOND GOMBERT. – Non.

MARCINELLE. – Pourquoi ?

220 EDMOND GOMBERT. – Je n’ai pas faim, vous dis-je.

MARCINELLE. – C’est bon. (*Elle prend le carton et se dirige vers la petite porte. À part sur le seuil.*) Toujours des querelles ! Pourtant je l’aime ! (*Elle sort.*)

EDMOND GOMBERT, *seul*. – Encore une scène, mon Dieu !
225 Nous ne pouvons pas sortir du malentendu qui est entre nous. Comment cela finira-t-il ? En viendrons-nous à nous séparer ? Je ne jurerais de rien. Nous avons l’air de ne pouvoir point faire ménage¹ ensemble. Eh bien, si elle me quittait, je le sens, je ne pourrais pas vivre sans elle.
230 L’âme partie, que reste-t-il ? Quelque chose qui meurt. Je serais ce quelque chose-là.

Il reprend son travail.

VOIX DE FEMME, *chantant au dehors*.

La voix se rapproche, ce qui semble
235 *indiquer que la personne qui chante monte l’escalier.*

La belle, si nous étioimes²
Dedans ce haut bois,
La belle, si nous étioimes
Dedans ce haut bois,
240 Nous’ y mangeriomes
Fort gaîment des noix.

1. **Faire ménage** : être marié.

2. D’après Arnaud Laster dans ses notes de l’édition du *Théâtre en liberté*, Folio, 2002, il s’agit du texte d’une authentique chanson populaire.

MARCINELLE. – Je la garde.

135 EDMOND GOMBERT, *lâchant la robe*. – Eh bien, oui. Garde-la.
Je m'en vais tout seul. Elle te fera penser à moi.

MARCINELLE. – Non alors. Prends-la, toi. Emporte-la. Je te la
donne. Elle t'empêchera de m'oublier.

EDMOND GOMBERT. – Va, garde-la.

140 MARCINELLE. – Emporte-la, te dis-je.

EDMOND GOMBERT. – Il y aurait un moyen que tu la gardes
et que je l'aie.

MARCINELLE. – Lequel ?

EDMOND GOMBERT. – Restons ensemble, ne nous séparons
145 pas, ne nous quittons jamais. Marcinelle !

MARCINELLE. – Edmond !

EDMOND GOMBERT. – Aimons-nous ! Veux-tu ?

MARCINELLE. – Tu vois bien que la petite le veut.

150 *Ils tombent dans les bras l'un de l'autre,
la petite robe serrée entre leurs deux poitrines.*

Scène première

UN GROUPE, PAYSANS, BOURGEOIS

QUELQU'UN DU GROUPE, UN BOURGEOIS
L'homme qui loge ici, le connaissez-vous ?

UN PAYSAN

Non.

DEUXIÈME PAYSAN

Il ne parle à personne.

UN AUTRE PAYSAN

On ne sait pas son nom.

LE BOURGEOIS

La maison est d'aspect pauvre.

UN DEUXIÈME BOURGEOIS

Je le suppose

Sans le sou.

LE PREMIER

Quel métier fait-il ?

LE DEUXIÈME PAYSAN

La seule chose

⁵ Qu'on sache, c'est qu'il est tout seul, et qu'il vit là.

LE BOURGEOIS

Seul ?

LE PAYSAN

Avec une femme et trois petits qu'il a.

LE BOURGEOIS

Diable!

LE DEUXIÈME BOURGEOIS

Il me fait l'effet d'un fou.

LE PREMIER

L'affaire est sûre!

Venir dans ce désert louer cette mesure!

LE DEUXIÈME

Je soupçonne qu'il doit peu payer son loyer.

LE PREMIER

10 C'est quelque mauvais gueux sans gîte et sans foyer.

UN PAYSAN

Des fois, la nuit, de loin, je le vois qui regarde

Les étoiles qui sont dans le ciel.

DEUXIÈME PAYSAN

Prenons garde.

Ça, c'est très dangereux.

TROISIÈME PAYSAN

Ça peut porter malheur.

QUATRIÈME PAYSAN

Si nous le dénonçons?

LE PREMIER BOURGEOIS

Ce doit être un voleur.

Scène 2

LA MARGRAVE, HERR GROOT

HERR GROOT

15 Évanouissez-vous¹, gens de peu²! Quelqu'un passe.

*Les bourgeois et les paysans sortent
et se dispersent. À la Margrave.*

C'est ici.

LA MARGRAVE, *la canne à la main, examinant la maison*

La cahute³ est misérable et basse.

HERR GROOT

J'attends vos ordres.

LA MARGRAVE

Moi, bonhomme, vos conseils.

HERR GROOT

L'histoire d'Angleterre offre deux cas pareils⁴.

Jacques, duc de Grafton, fut l'amant d'une fille

20 Bourgeoise⁵, et de fort basse et petite famille,

Qui semblait l'adorer, c'est toujours comme ça ;

Il en eut des enfants, madame ; il la chassa ;

Ce fut très bien.

LA MARGRAVE

Ce duc me plaît.

1. *Évanouissez-vous* : disparaissez.

2. *Gens de peu* : gens du peuple, sans titre de noblesse ni fortune.

3. *Cahute* : maison très modeste.

4. *Deux cas pareils* : Pareils à celui de Charles, le propre fils de la margrave, qui est tombé amoureux d'une fille du peuple, Emma Gemma.

5. *Bourgeoise* : qui n'est pas noble.

HERR GROOT

Page suivante :

George¹, duc de Bedford, s'éprit d'une servante;
25 Il en eut des enfants, si bien qu'on jasa² d'eux;
Il l'épousa; ce fut très bien.

LA MARGRAVE

Très bien tous deux ?

HERR GROOT

Oui.

LA MARGRAVE

Mais, ayant suivi la conduite contraire,
L'un blâme et dément l'autre³; on ne peut se soustraire
À ceci que l'un d'eux fut aveugle, caduc,
30 Inepte, absurde!

HERR GROOT

Il est difficile qu'un duc

Se trompe.

LA MARGRAVE

Il faut que l'un ou que l'autre radote⁴.
Jacques chasse Goton, George épouse Phlipote⁵;
Si Jacque a bien fait, George a mal fait, et Bedford
Ne peut avoir raison sans que Grafton ait tort.

1. *George* : licence poétique. De même, on trouve dans la pièce « Jacques » et « Charles ».

2. *On jasa d'eux* : on parla, des ragots coururent sur leur amour secret.

3. *L'un blâme et dément l'autre* : un des deux exemples de conduite condamne l'autre et montre qu'il est mauvais.

4. *Radote* : dise des choses sans raison.

5. *Goton, Philipote* : noms qui ressemblent à des surnoms populaires désignant les filles du peuple dont s'éprirent les ducs cités en exemple par Herr Groot.

HERR GROOT

35 Madame la duchesse a raison.

LA MARGRAVE

Sur quoi, maître ?

HERR GROOT

Étant duchesse, aux ducs vous devez vous connaître.
Votre Grâce ne peut mal raisonner.

LA MARGRAVE

Alors

Si je raisonne bien, lequel de ces deux lords¹
A bien agi ? Parlez.

HERR GROOT

Celui que votre Grâce²

40 Approuve.

LA MARGRAVE

Les Anglais ne sont pas de ma race.
Ils sont anglais, et nous allemands ; laissons-les.

HERR GROOT

Votre oncle l'électeur de Hanovre est anglais.

LA MARGRAVE

Je suis margrave en Prusse et duchesse en Hanovre ;
Mais je n'ai rien d'anglais. Passons. – Donc il³ est pauvre !

HERR GROOT

45 Très pauvre.

LA MARGRAVE

En vérité, c'est monstrueux.

1. *Lords* : seigneurs, en anglais.

2. *Votre Grâce* : la margrave.

3. *Il* : Charles, le fils de la margrave.

HERR GROOT

Je crois

Qu'étant savant, il fait des herbiers¹ dans les bois.
Il doit avoir un peu d'argent caché, qu'il mange².

LA MARGRAVE

Voyons, comprenez-moi, c'est une histoire étrange.
Mon fils Charle est proscrit³. Le chef de ma maison,
50 L'empereur, a banni mon fils, avec raison.
Je le cherche. Voilà dix ans qu'il se dérobe⁴.
Cet enfant, qui jadis⁵ ne quittait pas ma robe,
Et que j'avais toujours près de moi, maintenant
De fils s'est fait rebelle, et de prince manant⁶.
55 J'enrageais. Je le hais de braver⁷ ma puissance.
L'autre jour tout à coup j'eus vent⁸ de sa présence
Dans un pays à moi que je ne connais point ;
Ce duché⁹-ci. J'accours.

HERR GROOT

Le fuyard est rejoint.

Votre duché, madame, étant un lieu d'asile¹⁰,
60 Naturellement s'offre à tous ceux qu'on exile.
Du reste, il n'est ici que depuis peu. Vraiment,

1. **Herbiers** : collections de plantes desséchées et mises entre des feuilles de papier.

2. **Qu'il mange** : qu'il dépense peu à peu.

3. **Proscrit** : banni, c'est-à-dire condamné à l'exil.

4. **Se dérobe** : se cache.

5. **Jadis** : autrefois.

6. **Manant** : paysan, rustre.

7. **Braver** : défier, se moquer de.

8. **J'eus vent** : je fus informée.

9. **Duché** : territoire administré par un duc.

10. **Asile** : accueil.

On demeure interdit qu'un margrave allemand
Soit venu s'établir dans cet endroit sylvestre¹.

LA MARGRAVE

Vous êtes sénéchal, bailli, shériff, bourgmestre².

65 J'arrive. Informez-moi.

HERR GROOT, *lui montrant le château au haut de la colline*
Voici votre palais.

LA MARGRAVE

À peine ai-je eu le temps d'en ouvrir les volets.

– Et vous dites qu'il est marié, c'est horrible!

HERR GROOT, *saluant*

Marié.

LA MARGRAVE

Devant qui? devant quoi?

HERR GROOT, *resaluant*
Sur la Bible.

LA MARGRAVE

Et qu'il a trois enfants!

HERR GROOT, *saluant encore*
Pas plus.

LA MARGRAVE

Rien que cela.

70 C'est la Bible qui fait de ces sottises-là!

HERR GROOT

Quand il a réussi quelque herbier magnifique...

Il hésite.

1. *Sylvestre* : situé dans la forêt.

2. Les titres de *sénéchal*, *bailli*, *shériff* et *bourgmestre* désignent des officiers chargés d'assurer la sécurité publique.

LA MARGRAVE

Eh bien ?

HERR GROOT

Il va le vendre à la ville.

LA MARGRAVE

Il trafique¹ !

Un fils de Charlemagne et de Josomirgot² !

HERR GROOT

La volonté du ciel soit faite !

LA MARGRAVE

Vieux cagot³ !

75 Oh ! j'écume. Un garçon qui pourrait être, en somme,
Bel esprit à Potsdam⁴, à Versailles bel homme !
Je n'aurais jamais cru que mon fils émigrât.

Elle regarde la maison.

Taudis abject ! trop bon encor pour cet ingrat !

Au fait, puisqu'on le chasse, il faut bien qu'il s'exile.

80 Mais pourquoi se fait-il chasser, cet imbécile ?

Monsieur est philosophe. Il fronde⁵ les abus.

Il éclate de rire au nez des rois fourbus⁶.

Il veut penser, lui prince ! il veut jouer un rôle.

1. Trafique : fait du commerce. Le commerce étant une activité réservée aux bourgeois, la margrave le juge indigne du titre de noblesse de son fils.

2. Josormigot : personnage inspiré d'Henri II Jasomirgott (1107-1177), qui fut margrave puis duc d'Autriche.

3. Cagot : bigot, qui a une dévotion fausse ou mal comprise.

4. Potsdam : ville d'Allemagne où résida, à partir de 1760, la famille royale de Prusse.

5. Fronde : critique.

6. Fourbus : fatigués d'avoir trop travaillé.

On le jette à la porte. On fait bien. Va-t'en, drôle !
85 Mais est-ce une raison pour se mésallier¹ !
Je comprends qu'il se fasse, ainsi qu'un écolier,
Bannir pour un fatras d'opinions diverses,
Bonnes aux gens de rien, et chez les rois perverses ;
Progrès, raison, devoirs, droits, est-ce que je sais !
90 Mais que, flanqué² dehors, il n'en ait point assez !
Mais que des Algonquins il se fasse copiste³,
Qu'il vive en de tels trous qu'on perd dix ans sa piste⁴,
Qu'il vienne se cacher au désert comme un loup,
Qu'il ose, ensorcelé par une rien du tout,
95 L'épouser, comme si l'on épousait ! qu'il aille
Faire des tas d'enfants dans les bois ! qu'il travaille
Pour vivre ! qu'il fréquente un endroit où l'on vend !
Qu'il se connaisse en herbe, en foin ! qu'il soit savant !
C'est lâche ! c'est affreux ! je voudrais être morte.
100 Alcade, comprends-tu ? que le diable t'emporte !

HERR GROOT

Je...

LA MARGRAVE

Je suis hors des gonds⁵. Je suis en vif-argent⁶.
À force de marcher dans sa chambre en songeant,
Avec votre vieux sang qui vous bout dans les veines,
On finit par s'emplier l'esprit de choses vaines,

1. *Se mésallier* : épouser quelqu'un d'un rang inférieur.

2. *Flanqué* : jeté.

3. *Que des Algonquins il se fasse copiste* : qu'il copie le mode de vie des Algonquins, un peuple d'Amérique du Nord qui vit dans les bois.

4. *Sa piste* : sa trace.

5. *Hors des gonds* : dans une colère folle.

6. *En vif-argent* : étourdie, hors de moi.

105 Et par savoir par cœur les fleurs de son tapis.
Qu'est-ce que je disais ?

Examinant la maison.

– Des murs tout décrépits.

– Quant à la femme, elle est ce qu'elle est. Je devine
Que la vilaine¹ est jeune, adorable, divine,

Qu'elle a charmé mon fils sans penser au profit,

110 Qu'elle a mille vertus², et cela me suffit,

Je n'en veux pas. Beauté, soit. Vénus dans sa conque³

Viendrait, ayant pour père un échevin⁴ quelconque,

Que je dirais : Allez être belle plus loin.

Vous n'êtes point ma bru⁵.

Regardant par les fenêtres dans l'intérieur.

Lui, vivre dans ce coin !

115 – Qu'on n'imagine pas que, si je le rencontre,

Je faiblirai. Nenni⁶. Le cœur, c'est une montre.

Vous ne le montez pas, il s'arrête. Ah ! dauphin⁷,

Nous allons voir ! je suis exaspérée enfin !

C'est laid, ce bois. Des pins, quelques méchants cytises⁸.

120 Aimer, cela fait faire aux hommes des bêtises,

1. **La vilaine** : cette paysanne.

2. **Vertus** : qualités.

3. **Vénus** : déesse de l'amour – et la plus belle d'entre toutes – souvent représentée sortant d'une conque, c'est-à-dire d'une grande coquille.

4. **Échevin** : magistrat élu pour veiller aux affaires de la commune.

5. **Ma bru** : ma belle-fille. La margrave affirme qu'elle refuse de reconnaître comme épouse de son fils une bourgeoise, même très belle et très vertueuse, et issue d'une famille honorable. Elle ne saurait accepter pour belle-fille qu'une aristocrate.

6. **Nenni** : non.

7. **Dauphin** : héritier de la couronne. La margrave, dans sa colère, défie directement son fils, pourtant absent.

8. **Cytises** : arbres cultivés dans les jardins.

Je le sais. On roucoule¹, eh oui, mais un beau jour
On dit : je suis stupide, et l'on rentre à la cour,
Et l'on se débarbouille, et que Dieu vous bénisse,
Et, guéri de Javotte, on épouse Arthénice².

Regardant par les fenêtres ouvertes l'intérieur de la maison.

125 Et pas même un sofa ! Quelle chute ! – Un buffet,
Quatre chaises de paille ! Oh ! comme c'est bien fait !
Qui les a mariés ? quelque béat³ sinistre ?
Un Morave⁴ ?

HERR GROOT

Un pasteur selon Augsburg⁵.

LA MARGRAVE

Un cuistre⁶ !

130 Un fanatique ! un rustre ! On déteste les grands⁷.
On leur fait ce bon tour de mêler tous les rangs !

HERR GROOT

Altesse...

LA MARGRAVE

Oh ! cela fait du bien d'être en colère.
Qu'une bourgeoise ait eu l'audace de lui plaire !

1. **On roucoule** : on se dit des mots d'amour.

2. **Javotte** est un surnom populaire, **Arthénice** un surnom précieux apprécié de l'aristocratie cultivée. Selon la margrave, une fois que Charles se sera lassé de la paysanne dont il est tombé amoureux, il sera heureux de l'abandonner, de rentrer à la cour et d'épouser une aristocrate.

3. **Béat** : dévot, en mauvaise part.

4. **Morave** : de Moravie (aujourd'hui une partie de la République tchèque).

5. C'est-à-dire un protestant – et non, comme la margrave, un catholique.

6. **Cuistre** : homme prétentieux et grossier.

7. « On » désigne le pasteur qui a marié Charles et Emma. La margrave l'accuse d'avoir célébré ce mariage, qui constitue une mésalliance, par haine des « grands », c'est-à-dire de la haute noblesse.

Trois enfants ! c'est à mettre un homme au cabanon¹.

Ce n'est pas que je sois une momie. Eh non,

135 J'ai l'esprit de mon siècle, et n'en fais pas mystère,

J'écris de temps en temps à d'Alembert ; Voltaire²

M'adresse des quatrains ; ça ne m'empêche pas

De faire aller mon peuple à la baguette³.

HERR GROOT

Au pas !

Taisez-vous ! – C'est ainsi qu'on rend heureux les hommes.

140 – Je dépense pour vous, donc soyez économes⁴. –

Voilà comme un bon roi parle en père aux manants.

LA MARGRAVE

Ce sont ces trois enfants qui sont impertinents.

On peut se tirer d'un. Mais de trois ! quelle faute !

Un guépier de marmots⁵ !

Regardant la maison.

La baraque est peu haute.

Elle aperçoit les livres et se met à les feuilleter.

145 Des livres. – Montesquieu, Jean-Jacques, Diderot⁶. –

S'y plaire, c'est fort bien, mais y croire, c'est trop.

1. **Cabanon** : cachot.

2. *D'Alembert* (1717-1783) et *Voltaire* (1694-1778) sont deux célèbres philosophes du XVIII^e siècle qui participèrent au mouvement culturel des Lumières.

3. **À la baguette** : sévèrement.

4. **Au pas... économes** : Herr Groot cite ici des ordres, qu'il convient, selon lui, qu'un bon roi adresse à son peuple.

5. **Marmots** : petits enfants.

6. *Montesquieu* (1689-1755), *Jean-Jacques Rousseau* (1712-1778) et *Diderot* (1713-1784) sont trois philosophes des Lumières qui célébrèrent la liberté. Ce sont des auteurs dont la margrave apprécie les œuvres, mais dont elle ne met pas en pratique les recommandations.

– Je croirais au bon Dieu, s’il fallait que je crusse
 À quelque chose. Il veut singer le roi de Prusse¹.
 Au fait, ce Frédéric fut jadis à mon gré ;

150 C’est un roi d’athéisme et de gloire tigré ;
 Il a des gens d’esprit à sa cour ; c’est un sage.
 Au surplus, je ferai casser ce mariage.

– Nous le remarierons avec d’autres appas
 Ayant couronne au front, comme il sied². Ce n’est pas

155 Que je le blâme fort de ce libertinage
 D’opinions³ qu’on a d’ordinaire à son âge.
 Il a de qui tenir. L’empereur ni le roi
 Ne me font peur, je suis chez eux comme chez moi,
 Mon humeur à Schœnbrunn⁴ prend ses aises, ricane,

160 Gronde, et je fais sonner le plancher sous ma canne.
 – Je hais les préjugés, ça sent le renfermé.
 Mais un duc est un duc. – Oh ! j’aurais tant aimé
 Avoir des petits-fils, j’entends des petits princes !
 On leur donne des noms d’états et de provinces.

165 Bavière, embrasse-moi. Saxe, viens te coiffer.
 Tyrol, laissez le chat, vous vous ferez griffer.
 C’est charmant. Je suis bien à plaindre. Vieillir seule !
 Être grand’mère est doux, je ne suis qu’une aïeule⁵.

1. *Singer le roi de Prusse* : imiter Frédéric II de Prusse (1712-1786), qui fut le protecteur de Voltaire.

2. *Comme il sied* : comme il convient.

3. *Ce n’est pas / Que je le blâme fort de ce libertinage / D’opinions* : je ne peux pas lui reprocher sévèrement sa liberté de pensée.

4. *Schœnbrunn* : château impérial situé près de Vienne, en Autriche.

5. *Aïeule* : ancêtre. Le terme n’a pas la connotation affective de grand-mère.

Regardant le château.

Tout à l'heure j'étais seule en ce grand palais ;
170 Plus ils sont beaux, étant vides, plus ils sont laids.
Mon pas était lugubre¹ en ces salles profondes.
Je disais : Il faudrait ici des têtes blondes².

Rêvant.

La femme c'est l'énigme, et l'enfant c'est le mot.
Pour avoir pris à temps dans ses bras un marmot,
175 La feuée impératrice a gardé la Hongrie³.
– C'est puissant, les enfants ! – Oh ! je suis bien aigrie ! –
Gertrude de Lusace était ce qu'il fallait.
Elle eût, certe, épousé mon fils, beau comme il est,
Et cette noce aurait enchanté l'Allemagne,
180 Car de cette façon le sang de Charlemagne
Se serait rajeuni dans le sang d'Attila⁴,
Quand je songe qu'avec cette Gertrude-là
Mon fils m'eût pu donner des enfants ! – C'est infâme,
Au lieu d'une princesse, il épouse une femme !
185 J'ai tant aimé ce fils. Oh ! je le hais. Frappons.
Cadi⁵, que puis-je ici ? quels sont mes droits ? répondez.

HERR GROOT

Votre altesse est ici souveraine, et chez elle.
Ce peuple est bon. Il est votre peuple avec zèle.

LA MARGRAVE

Amen.

1. *Lugubre* : triste.

2. *Des têtes blondes* : des enfants.

3. D'après Arnaud Laster, il s'agit de l'impératrice d'Allemagne Marie-Thérèse (1717-1780).

4. *Attila* était le roi d'une peuplade d'Europe de l'Est.

5. *Cadi* : juge (ce titre est d'ordinaire associé aux Turcs).

HERR GROOT

190 Bourgs et châteaux, jusqu'au dernier canton,
Ce pays est à vous.

LA MARGRAVE

Comment l'appelle-t-on ?

HERR GROOT

Golgau.

LA MARGRAVE

Soit.

HERR GROOT

Votre altesse est margrave régnaute,
Tante de l'empereur, reine.

LA MARGRAVE

De plus plaignante¹.

Quels droits est-ce que j'ai ?

HERR GROOT

Ceux qu'il vous plaît d'avoir.

Faire vos volontés c'est tout votre devoir.

LA MARGRAVE

195 Bonnes lois. – Vous tiendrez ma présence secrète.

HERR GROOT

Qu'est-ce que votre altesse en ce moment décrète ?

LA MARGRAVE

Que vous êtes un sot d'abord.

HERR GROOT

Et puis ?

1. *Plaignante* : celle qui, dans un procès, se considère victime et porte plainte.

LA MARGRAVE

Et puis,
Que je vais être heureuse à la fin, si je puis.

Elle réfléchit un moment.

– Si je veux en prison fourrer mon fils ?

HERR GROOT

Madame,

200 Vous fourrez son altesse en prison.

LA MARGRAVE

Et la femme ?

HERR GROOT

Au couvent.

LA MARGRAVE

Au couvent. C'est bien.

HERR GROOT

Sous les verrous.

LA MARGRAVE

Quel est le juge ?

HERR GROOT

Moi.

LA MARGRAVE

Quel est le code ?

HERR GROOT

Vous.

LA MARGRAVE

Et si l'on résistait ?

HERR GROOT

Vous avez une armée.